Éditions de textes.

I. — **Collection Guillaume Budé :** Paris, Les Belles Lettres.

— *Horace, Odes et Épodes, Satires,* texte établi et traduit par F. VILLENEUVE : 2 vol., 1927 et 1932, LXXVIII & 230 + 204 doubles pages.

Grosse entreprise pour un seul homme que de s'attaquer à tout Horace, s'il s'agissait de reprendre toutes les questions que posent et le texte et l'homme. M. Villeneuve n'y pouvait pas songer dans le cadre de cette collection. On lui saura gré au moins d'avoir fait précéder le volume des Odes d'une longue préface où se trouve tout l'essentiel. C'est à cette Introduction qu'il faudra se reporter pour trouver les éléments généraux d'un commentaire, même en ce qui regarde les Satires, car l'Introduction aux Satires ne contient guère que des paraphrases de chacune des pièces du recueil.

Le commentaire n'est, comme à l'ordinaire dans les volumes de la collection, que ce que permettent les blancs des bas de pages, c'est-à-dire qu'il est relativement étendu pour les Odes, la traduction des vers courts prenant peu de place, mais plus restreint pour les Satires, dans lesquelles pourtant la traduction est loin de résoudre toutes les difficultés : on voudrait bien voir expliquer *Sat.* I, 1, 45, le « triuerit area », qui se rapporte au battage du blé à la manière sicilienne, autrement que par la traduction « aura broyé », qui fait penser au mortier plus qu'à l'aire; c'est très bien d'expliquer *Sat.* I, 9, 70, le vilain *oppedere*, mais comment laisser passer trois vers plus loin le difficile *surrexe*? Qui comprendra sans commentaire le « ante noctem cum facibus » de *Sat.* I, 4, 51, et les allusions qui précèdent?

M. Villeneuve se plaint (LXXV, note 1) que la langue d'Horace soit peu étudiée et en particulier que nous manquions de lexiques d'Horace; n'a-t-il pas utilisé le Dictionnaire horatien de G. A. Koch et surtout la *Concordance* de L. Cooper, qui est un si excellent instrument de travail?

La métrique des Odes est succinctement expliquée ou plutôt mise en

du cursus, p. 41, n. 2). Cette terminologie a déjà été critiquée par M. Laurand, *Études sur le style des discours de Cicéron*, p. 142, note, qui la considère comme « tout à fait contraire à celle de l'antiquité ». Cette critique n'est pas fondée. L'opposition entre l'accent et la quantité a été indiquée dès le IIIe siècle par les adjectifs *rythmique* et *métrique*. Au VIIe siècle, elle était devenue classique : on la retrouve dans le passage fameux que Bède le Vénérable (Keil, *Grammatici latini*, t. VII, p. 228) reproduit après d'autres. Cette évolution de sens du mot *rythme* s'explique par l'histoire. Il y a eu de tout temps une opposition très nette entre les *metrici* et les *rhythmici* (cf. *Origine du cursus*, p. 91-94 et 132), mais qui n'a pas été mise suffisamment en relief jusqu'à présent.

Sur le rythme prosaïque de S. Augustin, on consultera avec profit de C. Balmus l'*Étude sur le style de S. Augustin*, Paris, 1930, p. 307-314, laquelle, quoi qu'en dise M. Di Capua, p. 644, n. 1, est exacte et précise.

tableaux sans explication, car, dit l'auteur dans son Introduction (p. LXXIX), « je me suis interdit de prendre parti pour aucune théorie sans apporter mes preuves, et je ne dessine le schéma des vers qu'en indiquant la succession des longues et des brèves et la place des césures ». Trouvera-t-on que ce soit assez, même et surtout dans une édition destinée à un large public?

En ce qui concerne l'apparat critique, M. Villeneuve se défend de donner un inventaire complet des manuscrits (p. LXXVI-LXXVII). Je ne comprends pas bien, sauf par la curiosité d'étudier un manuscrit qui se trouvait sur place (M. Villeneuve est professeur à Montpellier), le soin apporté à donner toutes les particularités du *Montepessulanus*, « même celles d'une orthographe souvent capricieuse et en bien des endroits purement médiévale » (p. LXXVI). C'est accorder bien de l'importance à un manuscrit mixte (p. LXVI), qui choisit entre les variantes, et « dont le choix n'est pas toujours heureux » (ibid.), sorte d' « édition médiévale » (p. LXVIII) qui mérite peut-être quelquefois d'être consultée comme appoint, mais ne vaut pas d'être traitée comme une source.

M. Villeneuve se défend aussi (pourquoi?) d'apporter aucune conjecture personnelle, et là où il faut de toute nécessité admettre une correction, il s'impose de choisir celle qui modifie le moins la lettre de la tradition (p. LXXVII); mais en matière de critique des textes, prudence excessive n'est pas toujours synonyme de sécurité. Et quand la tradition elle-même est partagée, la vraisemblance n'est pas nécessairement en faveur de la leçon la plus banale; je n'en veux pour preuve que les vers *Od.* I, 3, 8, où le « Volcanus ardens urit officinas » est tellement plus horatien et plus lyrique que le « uisit officinas »!

La traduction est très soignée et très serrée, attentive à rendre les détails et les nuances, au risque parfois d'aller un peu loin : *Od.* I, 3, 24, « les bonds des esquifs » est plus hardi que « rates transiliunt »; I, 4, 5, « la lune haute » dit plus que « imminente luna ». M. Villeneuve fait plus que rendre strictement le texte, il a le souci d'en expliquer les obscurités, surtout dans les Odes, et si quelque chose pouvait nous faire moins regretter la parcimonie du commentaire, ce serait cette traduction qui vise à ne rien laisser dans l'ombre et ne capitule jamais devant un texte difficile.

J. MAROUZEAU.

— *Plaute*, t. I : *Amphitryon, Asinaria, Aulularia*, texte établi et traduit par A. ERNOUT : 1932, 203 pages.

Saluons ce premier volume d'une série qui promet d'être une des meilleures de la Collection.

A peine est-il besoin d'en faire un compte-rendu. M. Ernout, maître de la critique, rompu au travail de l'édition, plautinien exercé, était sans

doute le seul qui pouvait chez nous s'attaquer sans risque à une œuvre aussi difficile. Difficultés de toute sorte : langue, métrique, texte, traduction; on sait que chez Plaute chaque vers pose un problème dont la solution met en jeu la sagacité du critique, la science du philologue, du linguiste et du métricien. D'autre part on sait à quel point dans les volumes de la Collection la place est mesurée; M. Ernout ne pouvait pas nous faire assister à son travail de critique et d'exégèse; les questions sont examinées par lui et résolues sans même qu'apparaisse la trace de son labeur; le texte adopté, la traduction proposée représentent le résultat d'un travail dont seuls peuvent mesurer l'étendue ceux qui ont la pratique du texte plautinien.

M. Ernout n'avait pas à reprendre l'examen des manuscrits, qui ont tous fait l'objet de collations répétées et d'études minutieuses. Il a fait porter son effort sur l'interprétation méthodique des variantes. Un seul regard jeté sur son apparat suffit à y déceler l'intervention constante du critique; ce n'est pas un répertoire aveugle de leçons, mais un véritable commentaire critique, grâce à l'emploi de concises notes en italique. On notera aussi avec satisfaction l'emploi d'une méthode critique qui se tient à égale distance de l'application mécanique des règles et de la subjectivité; on peut dire que le meilleur du *Manuel de critique verbale* de L. Havet, auquel M. Ernout rend hommage dans sa préface (p. XXXVIII), a passé dans cette édition; j'oserai dire qu'il y a plus de vrai Havet dans l'ouvrage de M. Ernout qu'il n'y en a peut-être dans telle édition de Havet lui-même.

Citerai-je un exemple de la méthode prudente et rigoureuse que M. Ernout applique à la constitution du texte? « Les manuscrits nous donnent une orthographe rajeunie et incohérente, mais sitôt qu'on veut l'unifier et la vieillir, on tombe dans l'arbitraire; il n'y a jamais eu à Rome d'orthographe unifiée; c'est aller contre les faits que d'en vouloir prêter une à Plaute... Le plus sage est peut-être encore de s'en tenir à la graphie des manuscrits, en la reproduisant telle quelle quand tous sont d'accord, en choisissant la forme qui a la chance d'être la plus ancienne, ou celle qui est attestée par le meilleur manuscrit, en cas de divergence. Il suffit que le lecteur soit averti que la forme qu'il a sous les yeux ne prétend pas le plus souvent reproduire l'original plautinien, qu'elle n'est là que faute de pouvoir déterminer celui-ci avec exactitude » (p. XXXIII-XXXIV). Voilà de l'opportunisme, du plus recommandable, et dont devrait s'inspirer plus d'un reconstitueur d'orthographes fantaisistes. Et voici en revanche de la reconstitution radicale : « J'ai unifié, dit M. Ernout (p. XXXIV, note) la graphie du nominatif et de l'accusatif pluriel des thèmes en *-i-*, écrivant partout p. ex. *omnes* au nominatif, *omnis* à l'accusatif; ici, en effet, ce n'est pas l'écriture qui est en cause, mais la morphologie ».

Je n'examinerai pas le détail du texte; ce serait un jeu facile d'émettre des doutes sur tel choix de variantes ou de conjectures, et M. Ernout serait le premier à nous inviter au scepticisme dans le détail de l'établissement du texte. L'essentiel à considérer dans une édition comme celle-ci, c'est la méthode, dont il faut souhaiter que s'inspirent les éditeurs de la collection.

Traduire du Plaute n'est pas facile. Je ne parle pas des difficultés ordinaires de traduction : exactitude, respect de la forme autant que du sens, docilité méthodique et asservissement volontaire à la lettre du texte. Mais la difficulté particulière à Plaute, c'était d'observer le ton : rester à égale distance d'un argot truculent qui n'est pas celui du comique latin et de la langue académique traditionnelle des traductions; de plus, observer les différences de style qui sont un des caractères les plus originaux de la manière de Plaute; le lecteur jugera avec quel bonheur M. Ernout a triomphé de ces difficultés accumulées.

J. Marouzeau.

II. — **Nouvelle Collection de textes et documents :** Paris, Les Belles Lettres.

Plaute, Les prisonniers, texte établi et traduit par L. Havet, publié par Andrée Fretté et Louis Nougaret : 1932, 126 pages.

Monument de science et d'ingéniosité, œuvre d'un homme qui allait jusqu'au bout de sa pensée et de sa méthode, qui s'imposait d'être esclave, comme il disait lui-même, d'un parti-pris une fois adopté, prêt à suivre les suggestions de la critique jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences, inaccessible à l'intuition la plus timide, accueillant aux déductions les plus audacieuses... Un pareil homme et un pareil livre échappent à la critique. Ce n'est pas une édition qu'il faudrait juger, c'est une méthode et une mentalité qu'il faudrait mettre en cause. Je ne m'y résoudrai pas. J'aime mieux, en me rappelant tout ce que je dois à L. Havet, m'associer à l'hommage que lui rendent ceux qui ont procuré cette édition posthume; j'aime mieux rappeler aussi aux jeunes générations de travailleurs que si les applications faites de sa méthode par Havet lui-même peuvent être discutées, parce qu'il ne s'est pas interdit le jeu des reconstructions, les principes qu'il a établis sont le fondement assuré de toute critique scientifique, que les objections qu'on peut élever contre une œuvre ne touchent pas nécessairement à la doctrine, et que si l'on veut bien comprendre une édition comme celle-ci il faut la confronter sans cesse avec cette Bible de l'éditeur qu'est le *Manuel de critique verbale*.

J. Marouzeau.